

# C'est «Ma mère», son Bataille

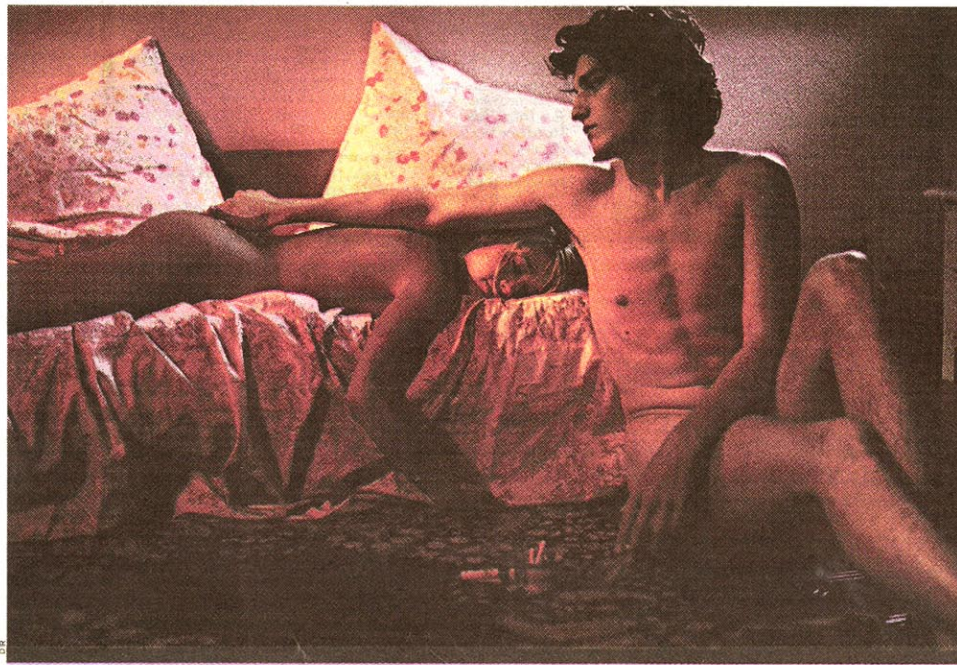
Christophe Honoré s'approprié la relation entre un jeune homme et sa mère décadente.

## Ma mère

de Christophe Honoré  
avec Isabelle Huppert,  
Louis Garrel, Joana Preiss,  
Emma de Caunes... 1h50.  
Sortie le 19 mai.

**B**ataille. Ce qui était jusqu'ici le nom propre d'un écrivain masculin réputé inadaptable (Bataille, Georges), auquel Christophe Honoré s'est toutefois attaqué pour son deuxième film, est en passe, concernant cette adaptation de *Ma mère*, de céder le pas à un nom féminin (bataille, une) : en refusant le film, il y a trois semaines (après tergiversations, dit-on), le Festival de Cannes a, mine de rien, déclenché une Hernani critique. Que cette absence cannoise ait aussi vite pris une tournure symbolique révèle à quel point Cannes, qui n'a pas pour vocation directe d'être la vitrine de tout le cinéma français, n'en est pas moins la plus attendue de ses photographies. Et c'est justement en tant que Polaroid décadé du cinéma français haut standing que la présence du film d'Honoré sur la Croisette prenait tout son sens, fort d'un casting aussi prestigieux qu'hétérodoxe, où brille en première ligne la grande Isabelle Huppert, escortée d'un jeune acteur surdoué, Louis Garrel, d'une actrice « grand public » qui, toutefois, attendait encore un vrai rôle, Emma de Caunes, et d'une icône de l'underground, Joana Preiss, mannequin et modèle de la photographe Nan Goldin.

**Texte inachevé.** Cette dose de glamour, presque inhabituelle en France, Honoré n'en fait pourtant pas une fin en soi, emmenant ce petit monde ailleurs, dans une zone franche proche de l'inconscient, sans toutefois jouer le contre-emploi abusif. Honoré a cette particularité naturelle d'aimer les acteurs à la fois pour ce qu'ils sont, le milieu d'où ils viennent, et pour les croisements inat-



**Louis Garrel et Joana Preiss.** Le casting rutilant inclut aussi Isabelle Huppert et Emma de Caunes.

tendus qui peuvent s'inventer au détour d'un casting. Son déplacement d'éclairage est de ceux qui permettaient de repenser soudain tout le cinéma français. D'où ce sentiment persistant que, bien qu'absent, ce film-là devrait, sur les deux prochaines semaines, continuer à jouer les mètres étalons. Aucteur qui maintenant verrait dans le refus cannois une sanction tenant du conseil décourageant, on se permettra de dire qu'il sera libre, lui, à partir du 19 mai, date de la sortie du film, de se faire son festival à soi, allant voir *Ma mère* avec autant d'empressément qu'il le fera pour *Almodovar*, *Godard* ou *Hong Sang-soo*, trois fringants sélectionnés avec lesquels il forme bel et bien une fratrie. Fin de la polémique, maintenant. Car il serait dommage, concernant ce film, de

ne pas parler de choses autrement plus essentielles : du cinéma comme désir, par exemple. Christophe Honoré a donc eu la folie de vouloir filmer ce récit sans cesse retardé d'un amour (méta) physique entre un fils et sa mère, veuve joyeuse et décadente. De Georges Bataille, on a toujours dit que sa langue échappait à la représentation, qu'il ne pouvait y avoir d' solution pour restituer en l'âge le secret d'une littérature dont la nudité ouvre sur un vertige mystique. Cela, le réalisateur de *17 fois Cécile Cassard* est bien placé pour le savoir : il est lui-même écrivain. Tout comme il sait que *Ma mère* est un texte que la mort de Bataille, en 1962, a laissé inachevé, troué de points de suspension. Un texte qui ne demande qu'à ce qu'un fils en prenne posses-

sion. Dans les blancs de *Mamère*, Honoré a glissé, comme un enfant accroché aux murs de sa chambre ses propres références, des écrivains de notre temps (Denis Cooper, Don DeLillo, Sarah Kane...), un stylisme d'aujourd'hui (le film est téléporté en 2004) et des questions qui sont celles qu'un jeu-

*En restant à distance, en plan large, Honoré n'a pas supprimé la charge sexuelle, il l'a répandue sur toute la surface du plan.*

ne homme de maintenant a toutes les raisons de se poser. Bataille produit de la terreur ? Honoré, c'est son intelligence et son humilité, l'a donc filmé comme un fils. Du point de vue du terrorisé, de la faiblesse, de l'innocence toujours un peu hébétée et de la nécessité de

trahir. La question du film, du coup, appartient moins à Bataille qu'à Honoré et ceux de sa génération (il a 34 ans) : c'est quoi être un fils aujourd'hui, en termes de survie ?

**Aux Canaries.** C'en est donc pas un hasard si le film se réalise pleinement dans les libertés qu'il s'offre par rapport au texte originel. Ainsi, l'idée (forte) de déplacer l'action du roman aux îles Canaries, destination touristique survenant d'une utopie de cul à foison et de ciel trop bleu. Déporter la jouissance bataillienne, inséparable de l'idée de transgression, vers un endroit qui est comme la caricature d'une société qui a tout avalé, tout normalisé, était un pari casse-gueule. Le film sort grand de cette friction.

L'autre risque tenait à sa manière de vouloir retrouver l'érotisme. Honoré refusant de composer avec des gros plans explicites, on pouvait craindre que le film, dont le scénario en forme de suite cannibale ne fait que revendiquer un certain dépravé, n'ait l'air au final que d'une pauvre chose timorée, totalement à côté de la plaque. On comprend maintenant qu'en restant à distance, en plan large, en sauvegardant de l'ombre sans pour autant reculer au-devant de la nature des scènes, il n'a pas supprimé la charge sexuelle, il l'a répandue sur toute la surface du plan. Le fétiche, ici, ce n'est plus l'organe sexuel, mais les yeux, le blanc des yeux, fente par où se lit l'épousement, la terreur et l'incommensurable joie.

**Cravache.** Comme descendant d'un Buster Keaton minéral et songeur, le visage de Pierre (Louis Garrel) porte en lui un burlesque ahuri, irrésistible et éperdu, celui d'un orphelin en pleine solitude philosophique (le père vient de mourir, et le film commence), autour de qui des attelages délicieusement obscènes commencent à s'accoupler. Ceux que sa mère (Isabelle Huppert, inatteignable, blanche, joyeuse et cruelle) orchestre à coups de cravache : il y a la mère et Réa (Joana Preiss, indécente et magnifique), couple de chiennes électriques ; la mère et Hansi (Emma de Caunes, morderée, solaire, innocente et perverse) ; Hansi et Loulou, le petit péde cruel et soumis (Jean-Baptiste Montagut, que l'on croirait sorti d'un Larry Clark). Et encore la mère seule, machine salope, célébrant son veuvage au milieu d'une nuée de rugbymen surchauffés. Au centre, Pierre, astre froid comme la mort, sérieux comme un pape, intact comme une image, qui n'a plus peur que d'une chose : que se desserre le dernier lien, qui le retient à sa mère. ◆

**Philippe Azouy**